

Les artistes peintres européens ont été bien peu inspirés par les coloris ou les formes des insectes au cours des temps. Semblables en cela à leurs contemporains, ils considéraient que les œuvres de la nature n'avaient qu'un intérêt utilitaire. Le cheval, la plus noble conquête de l'Homme, fut souvent honoré de magnifiques représentations artistiques destinées à glorifier le cavalier, l'Homme, unique bénéficiaire de la création. Mais les insectes... ! Et pourtant, et sans remonter le temps jusqu'au scarabée sacré de l'Égypte antique, bien loin, en Extrême-Orient, les artistes japonais et chinois leur ont accordé une place importante dans leurs diverses créations, comme l'ont démontré J. Lhoste et B. Henry (1990). S'il n'en est pas de même en Europe, reconnaissons tout de même à certains artistes le mérite de représentations fort talentueuses.

Par Jean-Claude Bocquillon



Les insectes dans la peinture du siècle d'or hollandais, ou la réponse de l'Arlequin

Les premières peintures représentant des insectes facilement identifiables datent du 15^e siècle. Le musée du Louvre possède un petit tableau peint par Pisanello vers 1440 "Portrait de Marguerite de Gonzague" dans lequel trois espèces de Lépidoptères se reconnaissent parfaitement (le Vulcain, *Vanessa atalanta* L. ; le Flambé, *Iphiclides podalirius* L. ; le Soucis, *Colias crocea* L.). Un peu plus tard Albrecht Dürer introduisit somptueusement l'ordre des Coléoptères dans la peinture, au tout début du 16^e siècle. Considéré et accepté par lui comme partie intégrante de la création divine, il fit place à *Lucanus cervus* L. dans des œuvres religieuses, habituellement plus sélectives. En témoignent par

exemple "La Madone aux animaux" (1503) du musée Albertina de Vienne, ou encore et surtout "L'adoration aux mages" (1504) du musée des Offices de Florence, dans lequel il tient une place plus voyante que l'âne de la crèche. La fascination pour le Lucane l'amena à lui faire un véritable portrait en couleurs à la détrempe, le célèbre "Lucane cerf-volant" (1505) de la collection Oppenheimer à Londres.

Ce sont les artistes hollandais du 17^e siècle qui portèrent à son apogée les représentations esthétiques d'insectes en introduisant dans leurs célèbres et magnifiques tableaux de fleurs toute une peuplement animal ; nous y découvrons

des Lépidoptères et leurs chenilles, des Odonates, des Diptères syrphidés, des Orthoptères Tettigoniidés ou des Coléoptères. Des gastéropodes, des batraciens et parfois des reptiles les accompagnent souvent. On ne peut guère parler de natures mortes devant de tels bouquets si grouillants de vie. La présence quasi systématique de cette modeste faune dans les tableaux de fleurs hollandais de cette époque indique clairement qu'elle était familière et admise dans l'environnement quotidien de tout amateur de jardin à la belle saison. L'insecte ne faisait pas encore l'objet de rejet et de phobies qui le chassèrent de la création artistique aux siècles suivants, du moins en Europe.



Antonio Pucci Pisanello : *Portrait de Ginevra d'Este* dit aussi *Portrait de Marguerite de Gonzague*, huile sur bois. Louvre. © Photo RMN – C. Jean

Une bonne illustration de cette familiarité est donnée par le curieux tableau d'Adrien Van de Venne "La pêche des âmes" (1614), conservé par le Rijksmuseum d'Amsterdam, d'inspiration religieuse, sur lequel une grosse mouche bleue est peinte avec minutie et réalisme, en plein sur la scène. Son ombre peinte sur la droite ajoute une impression de relief et a amené les responsables du musée à l'installer avec la lumière venant de la gauche. On raconte que le peintre s'amusait

beaucoup à guetter le geste naturel de ses visiteurs trompés cherchant à chasser l'insecte profanateur. Le plus connu de nos jours, et sans doute le plus apprécié à son époque de ces peintres de fleurs, est Jan Bruegel dit Bruegel de Velours. Il agrémente ses extraordinaires compositions florales d'espèces d'insectes décoratives et colorées, choisies parmi les plus courantes. Nous citerons le "Grand pot de fleurs" (1608) du Kunsthistorisches de Vienne, le "Grand bouquet de fleurs dans un récipient en bois" et le

"Petit bouquet de fleurs dans un vase d'argile" du même musée, dans lesquels papillons, agrions, sauterelles vertes, coccinelles, clairons aux élytres bleus et rouges cohabitent avec le banal hanneton. Ce même hanneton que l'on retrouvera toujours placé de façon à mettre en évidence le dessin géométrique blanc et noir des côtés de l'abdomen, dans la "Nature morte allégorique" (1640) de Balthasar Van der Ast, conservée au musée de la Chartreuse de Douai. On pourrait d'ailleurs citer d'autres artistes de la même époque, ce merveilleux "Siècle D'or" de la peinture hollandaise, Jacques de Gheyn II ou Jan Davidsz de Heem qui se sont illustrés, comme Bruegel, dans la peinture de fleurs et d'insectes.

L'observation admirative de ces œuvres amènera le naturaliste à discerner dans le foisonnement végétal quelques curieux anachronismes : par exemple, des insectes du cœur de l'été sur un bouquet contenant des fleurs du premier printemps. Il s'interrogera sur le niveau des connaissances de l'époque. Le sentiment d'une erreur trouble alors le plaisir contemplatif devant l'œuvre. Ces peintres étaient-ils si peu observateurs, l'époque si ignorante, pour que de pareilles bévues aient pu être commises ?

La réponse viendra de Stockholm, où le Nationalmuseum conserve un tableau de Jan Bruegel "Nature morte avec fleurs et insectes". Parmi les fleurs, notre hanneton voisine avec ses compagnons habituels, la coccinelle, le clairon, des papillons, des agrions, tandis qu'au pied du vase, de chaque côté, se font face un lucane et l'exotique et très inattendu Arlequin de Cayenne, *Acrocinus longimanus* L., dont c'est probablement la première apparition iconographique (Bruegel est mort en 1625). La présence de l'Arlequin de Cayenne invraisemblable à nos yeux, au milieu de cette faune banale et indigène, résulte de la même in-

différence de l'artiste pour la réalité que celle qui lui fait peindre dans un même bouquet utopique des fleurs dont la floraison se produit à des saisons différentes.

La mode de ce genre bien particulier de peinture se développa en même temps que la vogue de la culture de plantes à fleurs d'origine exotique dans toute l'Europe, et surtout aux Pays-Bas qui en développèrent la culture et la commercialisation. Les artistes qui cherchaient des informations sur des espèces encore rares et coûteuses, mais recherchées par leurs clients, utilisèrent comme modèles des herbiers peints d'apothicaires, des recueils d'aquarelles, tels le *Libri picturati*, ensemble de planches à fleurs ornementales du célèbre apothicaire flamand Dirck Outgaertz Cluyt (dont le nom est plus connu sous sa forme latinisée de Theodorus Clutius) réalisé aux environs de 1560 et actuellement conservé à Cracovie. Ces recueils avaient l'avantage de leur permettre de peindre toute espèce de fleur même en hiver.

Les insectes étaient ajoutés ensuite, agrémentant la composition, sans davantage se soucier de vraisemblance, en fonction des modèles, secs ou dessinés, dont disposait l'atelier. À une époque où "les villes étaient à la campagne", on peut supposer que les périodes d'apparition des espèces banales utilisées étaient connues des artistes, au même titre que les périodes de floraison des plantes représentées. Mais l'idéal recherché n'était pas le réalisme scientifique, c'était le naturalisme.

Fascinés par les formes et les couleurs si surprenantes que la nature peut donner à la vie, les artistes de cette époque n'hésitaient pas à décorer leurs réalisations florales avec des merveilles inconnues et étranges, souvent des coquillages, que les navires marchands rapportaient de leurs expéditions lointaines. On imagine facilement l'enchantement de l'artiste découvrant



Jan Bruegel : *Nature morte avec fleurs et insectes*. Collection National museum of fine arts, Stockholm. - Cliché SKM 1995

pour la première fois dans quelque cabinet de curiosités, peut-être celui de son commanditaire, l'Arlequin bigarré aux longues pattes, et son désir de placer un si étrange animal dans l'une de ses œuvres. C'est bien en rejetant l'in vraisemblance en toute connaissance de cause que le peintre reproduisait à sa guise les splendeurs de la nature. L'effet recherché était artistique et ne sollicitait que l'émerveillement du spectateur. La présence de l'Arlequin de Cayenne le confirme clairement. ■

L'auteur

Jean-Claude Bocquillon

22^{bis}, avenue Marie-Amélie

60500 Chantilly

est vice-président de

l'Association des entomologistes de Picardie.

Ouvrages cités

• **Lhoste, J. et Henry B.**, 1990 - Les insectes dans l'art d'Extrême-Orient - *Insectes* n°76 et 77.

• **Anonymes**, 1560 - *Libri picturati* - Bibliothèque de l'Université de Jagiellon. Cracovie, Pologne.